

André Pieyre de Mandiargues
11, rue Payenne
Paris III — FRANCIA

VÍA AEREA

Cher André, d'abord ma nouvelle adresse

MONTEVIDEO 980 (7°C)
Buenos Aires

Et puis, je suis très heureuse par la naissance de votre petite fille¹ (comment est son prénom ? Mme Sevestre ne savait pas) et je t'embrasse à toi, à Bona et à ma nouvelle petite amie. Et puis, je donnais ton nom pour une bourse Guggenheim (pour aller écrire à Paris). Et puis, finalement, je pense aux tableaux de Bona. Peut-être les amènera une dame appelée Marguerite de Guebriantes ou quelque chose comme ça. Je vous écrirais à peine je le sache avec sûreté. Quant aux tableaux, on m'a dit — je déjà téléphonée à Bonino — qu'ils sont en parfait état, et qu'ils acceptent de les envoyer avec quelqu'un de sérieux. J'aimerais tellement les emmener personnellement. Je vous embrasse avec toute mon amitié et mon amour fou, le seul que je connais, que vous connaissez, qu'ils connaissent

Alejandra

PS

Ce papier à lettres était celui que j'emploiais à 5 ans, quand j'écrivais avec moins de fautes que maintenant, à l'automne de la vie.

1. Sibylle Pieyre de Mandiargues est née le 24 juillet 1967.

André Pieyre de Mandiargues
11, rue Payenne
Paris III
Francia

VIA AEREA — AIR MAIL

Rte¹ : A. Pizarnik
Montevideo 980 — Buenos Aires

Cher André, chère Bona, chère petite inconnue :

La comtesse Marguerite de Guebriantes est la dame qui s'est chargé de emmener les œuvres de Bona. Je ne connais pas son adresse. Je lui ai donnée la votre. Je désire vivement que l'affaire soit conclue pour notre vie à tous, c'est-à-dire avec les œuvres vives dans les mains (de Bona). Je vous embrasse beaucoup,

Alexandra

1. Abréviation de *Remitente* : expéditeur.

11 rue Payenne Paris (3^e)

(éclipse de soleil)

Très chère et très admirable Alejandra, c'est avec beaucoup de honte que je t'écris ce soir, car j'ai conscience du retard incommensurable avec lequel je réponds à tes charmantes et ravissantes missives, notamment celle de juin, placée dans la plus divine enveloppe de style napolitano-viennois qui ait pu se trouver en Argentine aux environs de ma naissance, et avec lequel je te remercie, au nom de Bona également, pour les tableaux que la Dame de Guébriant a fidèlement et honnêtement portés jusque dans nos mains. Retard impardonnable, et tu seras tout à fait justifiée si tu me bats à ton retour et si tu te livres aux pires excès physiques sur mon vieux corps. À la vérité, je crois te l'avoir déjà écrit, je suis terriblement sensible à la distance dans l'espace géographique, et il m'est presque impossible de correspondre avec quelqu'un, même si c'est quelqu'un que j'aime et que je révère comme ta gracieuse et exaltante personne, quand ce quelqu'un est situé dans un autre hémisphère, où je sais que les saisons sont inversées, sans parler de tant de choses que je ne sais pas et qui augmentent la terrible sensation d'éloignement. Si tu reviens, comme je le souhaite, dès que tu seras revenue, je serai à tes pieds, comme il se doit. Je voudrais t'offrir des choses plus intéressantes ou plus tentantes que cela, mais je suis pauvre en trésors tentateurs, et la France me semble plus rance et plus pleine de peste qu'elle ne l'a jamais été. Échangerons-nous nos généraux, comme font deux petits enfants allemands dans l'un des contes des *Sermons de Carême* de Jean-Paul? Nous n'y gagnerions et probablement nous n'y perdrons rien...

Bona est rentrée de Venise en voiture avec moi il y a trois semaines, et puis elle y est repartie, avec le train, pour veiller sur Sibylle pendant que la nurse prend ses vacances légales et parce que la rue Payenne est de plus en plus invivable, à cause des travaux de restauration-destruction. Nous avons acheté un grand appartement tout près d'ici, rue de

Sévigné, mais là aussi nous devons faire de grands travaux car c'était une belle ruine que nous avons achetée et ce ne sera sûrement pas prêt avant janvier. D'ici là que se passera-t-il? Les astres sont moins dans un ciel noir comme la névrose d'un dieu noir tourmenté par la folie d'une vierge noire. Raison de plus, n'est-ce pas, pour faire des petits livres.

J'en ai deux qui vont sortir le mois prochain, un livre de poèmes, *Ruisseau de Solitudes*, chez Gallimard, et un conte, *Le Marronnier*, au Mercure de France. J'ai envoyé sur toi un rapport tout à fait enthousiaste à la Fondation Guggenheim, et je voudrais savoir s'ils m'ont tenu compte. En général, ils me demandent des informations mais ne tiennent aucun compte de ce que je leur écris. Il me paraît temps de leur dire ce que je pense d'eux (à moins qu'ils ne t'aient primée, comme je voudrais). Dis-moi que tu vas revenir à Paris, même si ce n'est pas vrai. J'aurai un peu moins de difficulté à t'écrire si je crois que tu es sur le point de venir vers nous. Et en attendant je t'embrasse avec une sorte d'adoration.

André P. M.

Cher André, je crois comprendre profondément ta sensibilité ou ta malaise envers la *distance*. Moi j'ai me [suis] toujours demandée pourquoi on fait du tapage — Heidegger et les tangos — à propos du problème du temps quand celui de l'espace (le propre corps y compris) est plus pressant. L. Carroll l'a su en faisant amoindrir ou agrandir à la petite Alice, changements les plus difficiles à supporter ou à affronter ! Je suis pressée de te dire que ces messieurs de la Found. Guggenheim ont obéi tes informations — ils m'ont donnée une bourse pour « création poétique ». Alors j'irai — en mars — à Niú iorc et puis — le plus vite possible — à Paris pour te voir et à Bona et à Sybille (quel nom en forme de spirale et de labyrinthe : la vie et la mort enfin reconciliées). Aussi, pour écrire beaucoup, loin de la misérable ville pleine des sonambules méchants où je suis née par hasard. (J'ai beaucoup d'amis, bien sûre, mais je suis, ici, une étrangère).

Je veux te dire, avec urgence, une autre chose. *Sudamericana* va publier un autre livre de moi : *Extracción de la piedra de locura* (ce titre résume mes hantises qui sont, entre autres, réunir Bosch et Freud ; la tête et le sexe, etc.).

Sudamericana vient de *formaliser* sa collection poétique. Les dimensions, les couleurs, tout. Mais au dos du livre ils garderont le fait d'imprimer un commentaire, un poème ou une lettre d'un grand poète à l'auteur — jeune et petit — du livre. J'ai beaucoup d'essais sur moi qui me plaisent mais je préfère, plus que tout, quelques lignes) je fais une copie à part dans une feuille moins petite accompagnée de sa traduction non pas littérale — d'une lettre de toi peu après la mort de mon père → 1966¹. En plus, presque tous les poèmes du livre sont {(infusos)} remplis de mort d'une façon pas trop évidente sauf pour toi. En somme, j'ai donnée à *Sudam.* le fragment de ta lettre puisque toi tu as été le seul à m'accompagner un peu quand j'errais dans un lieu de folie hostile

1. Voir lettre du 17 avril 1966, p. 78-79.

causée par la perte de quelqu'un de qui j'avais été amoureuse quand j'étais une enfant.

Mais si tu ne veux pas ou n'as pas envie de voir ce fragment publié, il faut me le dire et je l'enlèverai tout de suite (le livre n'est pas fini du tout). En plus de sa valeur affective, ces lignes, quoique trop élogieuses, sont, très aigues : mes poèmes sont, en effet, des animaux. BESOS para los tres,

Alejandra

Je réponds tout de suite à ta jolie petite lettre (qui te ressemble), chère Alejandra, pour te dire combien je suis heureux que le gang guggenheim ait mis son or à tes pieds jusqu'à ton cou et même, je ne sais s'il faut te le souhaiter par-dessus ta tête. Mais vas-tu vraiment attendre si longtemps pour venir ? J'aurais donné au gang G. des ordres tout à fait prenants à ton égard parce que j'avais envie que tu viennes tout de suite. Il faudrait tout de même que tu puisses connaître notre fille dans son âge innocent, qui ne durera pas plus longtemps que n'a duré le tien. L'année prochaine, nous habiterons une autre maison (vieux aussi)¹, plus grande, à quelques mètres de celle-ci, de l'autre côté du Musée Carnavalet. Celle-ci a été achetée par le royaume de Suède, qui est en train de faire une belle maison ancienne toute neuve².

Je suis très content, bien entendu, que tu prennes ce fragment de lettre (qui me plaît à moi aussi) pour servir de portier (ou, plus noblement, de gardien du seuil) à ton livre. Cependant, si tu supprimes ce passage en français aussi (ce qui me semble pas indispensable, car je suis un peu fâché avec la langue consacrée par le montévidéen Ducasse depuis qu'elle s'est abaissée à faire la retape dans la bouche d'un général lorrain), il faudra veiller aux accents, et à cette fin je t'envoie la copie exacte (quoiqu'il soit probable que simplement tu te sois servie d'une machine qui ne tape pas les accents français). À bientôt (le plus tôt que tu pourras), chère Alejandra. Je t'admire, je t'aime et je t'embrasse avec beaucoup de chaleur

André

(Quand tu viendras je te donnerais mon dernier livre de poèmes, qui paraît ces jours-ci : *Ruisseau des Solitudes*) (Crois-tu que la *pedra de*

1. Mandiargues habitera ensuite au 36 rue de Sévigné, Paris 4^e.
2. L'ancien hôtel de Marles accueille aujourd'hui l'Institut Suédois.

locura doive être extraite? J'ai peur que cela ne fasse un vilain trou.
Il vaut mieux apprivoiser la pierre, la couvrir de poil en la frottant avec
une lotion capillaire et lui apprendre à coudre et à broder pour qu'elle
soit utile au foyer)

... Souvent je relis tes poèmes, je les fais lire à d'autres et je les aime. Ce sont de jolis animaux un peu cruels, un peu neurasthéniques et doux ; ce sont de très jolis animaux qu'il faut nourrir et choyer ; ce sont de précieuses petites bêtes à fourrure, des sortes de chinchillas peut-être, à qui il faut donner du sang de luxe et des caresses ; j'aime tes poèmes ; je voudrais que tu en fasses beaucoup et qu'ils répandent partout l'amour et la terreur³.

3. Extrait de la lettre du 17 avril 1966 qu'Alejandra Pizarnik a choisi comme texte de 4^e de couverture pour *Extraction de la pierre de folie* (*Extracción de la piedra de locura*), publié en 1968. Voir p. 78-79.

Mes MEILLEURS VŒUX désirs profonds et vertes
pour Bona, André et Sybille
de votre amie
Alejandra
qui vous embrasse
avec un soupire
bleu à cause de la distance

Cher André, ce papier découpé provient de la bibliothèque de Ramón Gómez de la Serna¹. Je te le remets en pensant qu'il va te faire sourire comme à moi, surtout à la fin. Bien sûre que tout est écrit et dessiné avec le plus grand sérieux. Enfin, ¿as-tu reçu mon livre triste et annihilé? Mes amis ont peur (un peu) de lui; on lui trouve un petit peu sinistre. Moi je suis loin de ce livre mais quand même je suis proche toujours du sinistre, c'est-à-dire du Comte.

Le 2 mars j'irai à N.York. Maintenant je viens de la montagne où j'étais dans une estancia² pleine de vaches maigres (à cause de l'alpinisme) et de cochons. J'ai beaucoup étudiée les cochons et il faut les exterminer. Il y avait aussi un souris qui chantait comme sous l'ordre de Kafka. Je ne pouvais pas le tuer. Il y avait aussi un garçon qui me plaisait mais qui n'était quand même Kafka. Alors : zut ! c'est fini. A bientôt, cher André. BESOS a tí y a Bona,

Alejandra

1. Le papier de Ramón Gómez de la Serna dont il est question est une traduction de « Señor AA el antifilósofo », tiré de *L'Antitête* de Tristan Tzara, Cahiers Libres, 1933.

2. « ferme ».

Pour Alejandra,
enfin retrouvée à l'embouchure
du ruisseau des solitudes
avec une immense amitié

André P. M.

à ma très chère Alejandra,

LA MARGE

le livre le plus noir

de son fidèle

André PM

Cher André :

Je te remercie indéciblement le si beau cadeau qui est pour moi *Le Marronnier*. Justement, quand il est arrivé, j'avais fini *Marge et Ruisseau des solitudes*. Je me rappelle, à propos de ces trois livres de toi, d'une étude de Heidegger où il insiste dans sa volonté de montrer le lieu (*ort*) et de se demander sur l'essence du feu de la poésie de Trakl. De la même façon, j'ai beaucoup rêvé au lieu qui illumine et tes poèmes et ton roman et ton récit, qui ont tous la même lumière, le même rapport avec le langage, avec les objets (de la nature ou non) et la même familiarité (sans aucune peur) avec la mort. Si tu serais ici, dans mon studio, tu pourrais voir, entre les tableaux et les photos, une feuille où j'ai copié le poème *Variante*¹ qui présente et représente tout ce que j'aime de plus dans la poésie (je ne sais pourquoi ce poème me fait penser à Novalis). Je ne sais pas énumérer les qualités que je trouve dans ces trois livres mais ceux qui m'ont frappée (peut-être parce qu'elles me manquent) sont *science et patience*. Mais elles ne sont pas, peut-être, les essentielles. Je crois que l'essentiel est une sorte de *joie* qui m'a produit ce triple lecture. Et comme j'ai, entre autres, le vice des motivations, j'ajoute que cette joie doit s'originer dans ton acceptation de la vie « avec toute sa charge de fatalité ».

Quant à moi, je souffre laborieusement et au même temps j'arrive à rire de ma personne trop complexe pour moi. Je suis en plein travail ; je révais mon livre de poèmes en prose. J'essaie de socialiser une écriture absolument corporel qui a son propre code et ses lois secrètes même pour moi. C'est terrible écrire avec le corps, surtout quand on a des préférences et des penchants vers ce qui est très exquis, et subtil, et terriblement raffiné. Alors, je lutte en essayant d'accepter mon écriture organique ou viscéral. À part ça, j'ai une « vie » amoureuse un peu compliquée : deux femmes et un homme, c'est-à-dire : une actrice de théâtre

1. Ce poème fait partie de *Ruisseau des solitudes*.

légèrement semblable à Bona (je n'ose pas faire une comparaison, bien sûre, puisque Bona est unique); une jeune fille française qui étudie cette chose absurde appelée *sociologie* et un play-boy. Tout cela semble une légèreté mais ce sont trois personnes qui font un triangle magique qui m'enferme. Bientôt je finirai avec les trois; je sens venir une époque de solitude, qui est, en vérité, mon seul lieu ou ma patrie.

Je suis sûre que quelqu'un t'a dit déjà que l'épigraphe de ton beau livre de poèmes² n'est pas de Góngora mais de Lope de Vega. Je veux ajouter, pour ma part, qu'il s'agit d'une confusion si fréquente qu'on devrait attribuer ces lignes à Góngora. Quand j'allai à la Fac. de Lettres, même le professeur se trompait de *Soledades* et ignorait le pauvre Lope (qui n'était pas du tout une âme solitaire, à différence de l'orgueilleux juif Luis de Góngora).

Je suis très contente de t'avoir revue, et surtout d'avoir constatée que tu es plus jeune et plus beau qu'avant. J'avais tellement peur de trouver les œuvres du temps aveugle...

Merci de nouveau pour mon si proche conte « Le Marronnier ».

Et puisqu'il est 4 hs du matin, je m'empresse de t'embrasser et à Bona et à l'ineffable Sybille. Muy tuya,

Alejandra

2. « De mis soledades vengo », l'épigraphe de *Ruisseau des solitudes* est effectivement marqué à tort comme étant un vers de Góngora et non de Lope de Vega.